

L'AMÉRIQUE

APRÈS
OBAMA

AMY K. GREENE



autrement

Extrait de la publication

L'AMÉRIQUE **APRÈS** OBAMA

Le rôle et l'image des États-Unis dans le monde ont changé. Face à la crise économique, le pays est divisé entre une volonté réformatrice, portée par Barack Obama, et un repli conservateur prôné par ses adversaires politiques, le Tea Party républicain en tête.

S'il a osé la réforme (système bancaire, santé...), le président Obama n'a pas répondu aux immenses espoirs placés en lui. Il se retrouve aujourd'hui pris en étau entre l'exaspération d'une partie de la population, les attentes d'une nouvelle génération multiculturelle, et les résistances de la vieille Amérique.

Quelles sont les recompositions idéologiques à l'œuvre aux États-Unis ? Qui sont ces nouveaux leaders qui projettent de redessiner le paysage politique du pays ? Cet ouvrage écrit par une Américaine décrit et analyse avec précision les forces en présence, les raisons de leur émergence et leurs chances de réussite, pour nous aider à mieux comprendre l'Amérique de demain. Un regard inédit sur la vie politique tumultueuse des États-Unis, à l'heure où tous les avenir semblent possibles.

Amy K. Greene, spécialiste de la vie politique américaine et auteur du blog Potusphere, est diplômée de Science-Po Paris et de l'université de Pennsylvanie. Elle a travaillé avec plusieurs think tanks et responsables européens et américains.

L'Amérique après Obama

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Marion Chatizel.

© 2012, Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris

Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.

E-mail : contact@autrement.com

ISBN : 978-2-7467-3261-2.

Dépôt légal : janvier 2012. Imprimé en France.

Amy K. Greene

L'Amérique après Obama

AutrementFrontières

Introduction

Mettre fin aux illusions

L'intérêt particulièrement grand que les Européens ont manifesté pour la campagne électorale de Barack Obama, on s'en souvient, a surpris les observateurs. Au moment de sa victoire quelques mois plus tard, en novembre 2008, cet intérêt s'est transformé en véritable enthousiasme. En France en particulier, l'« obamania » était d'autant plus vive que l'opinion française s'attachait au caractère historique de cette présidence, incarnée par la personnalité même d'Obama. Les Européens voyaient d'abord en cet homme la promesse de tourner la page néoconservatrice des années 2000. D'où un espoir annonciateur à la fois d'une bonne volonté américaine nouvelle et d'attentes peut-être irréalistes. On croyait alors à une nouvelle direction possible pour l'Amérique, guidée par un président sage, désireux de redéfinir la puissance américaine à la mode européenne et portant, en prime, un regard sur le monde bien différent de celui de l'administration sortante.

Une fois l'élection acquise, l'histoire, pour un certain nombre d'Européens, s'est arrêtée au soir du 4 novembre 2008, sur

l'image immortalisée d'une famille noire triomphante, face à la foule de Hyde Park à Chicago. Une famille qui vient déjà de *faire* l'Histoire avant même de s'apprêter à l'écrire. L'authenticité de ce moment reste présente dans les esprits, comme si l'euphorie ponctuelle qui l'a caractérisé est de nature à représenter à jamais l'actualité d'une présidence, et celle d'un pays tout entier.

Nous sommes pourtant loin de cette image aujourd'hui. L'émotion s'est muée en obligation de gouverner au quotidien. Et de ce fait, l'Histoire continue. À l'heure où nous écrivons ces lignes, l'administration Obama a déjà affronté de nombreux défis, et doit continuer de gérer autant de problèmes et de débats internes. On constate aujourd'hui, vu d'Europe, que la victoire électorale d'Obama n'était pas la fin d'une histoire mais bien le début d'une autre. Washington ne s'est pas transformé comme par enchantement et Obama n'a pas, de ce point de vue, accompli de miracles. Il est de fait (et sans surprise) un « président comme les autres » : son premier objectif reste de défendre les intérêts des États-Unis à l'international, tout en s'efforçant de faire bouger les lignes à l'intérieur du pays, sur le *homefront*. Comme ses prédécesseurs, il a pris possession de la Maison-Blanche pour y appliquer une vision : la sienne.

Un président attaqué de toute part

L'épisode programmatif qui a vu l'équipe d'Obama proposer changements et conjectures est aujourd'hui terminé. Le temps de l'action est venu. Sa présence à la tête de l'État, sa personne même, ont généré et génèrent encore des polémiques, des émotions. Les citoyens tout comme les professionnels de la politique réagissent constamment à ses décisions, critiquent son *leadership* et son caractère. L'équation personnelle de ce président – ses racines, sa vision politique, son agenda et ses priorités – font peur à certains Américains (conservateurs de tout

poil, indépendants même ou libéraux) qui voient leurs repères changer et leurs fantasmes se renforcer.

On exprime des doutes quant à sa naissance sur le territoire américain, on le croit « différent » et on le dépeint comme un « autre », presque un « étranger »... Certains – que l'on appelle les *birthers* – sont convaincus qu'Obama est né au Kenya, ce qui rendrait son élection à la présidence anticonstitutionnelle. Après s'être atténuées un temps, ces « théories du complot » sur son lieu de naissance, parfois subtilement encouragées par de hauts responsables républicains (notamment le président de la Chambre des représentants des États-Unis John Boehner¹), sont revenues en force par l'entremise de celui qui depuis en est devenu le champion : le célèbre millionnaire Donald Trump. Personnage caricatural, connu depuis presque trente ans pour ses nombreux mariages (les Européens se souviennent surtout d'Ivana), Trump voit désormais son empire immobilier vaciller sous le coup de nombreuses faillites. Cela n'entame en rien son art de l'autopromotion ni son goût pour les feux de la rampe qui l'ont amené, entre autres, à se livrer à un véritable harcèlement public à l'encontre du président Obama. Cette stratégie, à ce moment précis de sa vie politique, demeure un mystère. Trump voulait-il préparer une éventuelle campagne présidentielle personnelle ? Ou plus simplement faire de la publicité pour son émission de télé-réalité ? Il a en tout cas battu l'estrade dans tout le pays pour susciter les doutes sur la naissance d'Obama et pour suggérer que ses grands-parents américains ont falsifié son acte de naissance afin de lui permettre un jour d'être président. Ce sursaut du mouvement *birther*, avec Donald Trump en figure de proue, a obligé le président à rendre publique, lors d'une conférence de presse, une version détaillée de son acte de naissance, délivré dans l'État de Hawaï. Néanmoins, le doute sur le lieu de naissance du président persiste : au-delà des seuls *birthers*, environ 25 % des Américains croient encore qu'il est bien né hors du territoire².

Ces attaques contre Obama trouvent une oreille complice chez certains intellectuels conservateurs habitués des médias. C'est le cas de l'écrivain Dinesh D'Souza qui, dans *Forbes Magazine*, explique que la vision du monde d'Obama est définie par ses origines anticoloniales kenyanes, puis exacerbée par son parcours international, lui qui a vécu hors de l'Occident. Pour D'Souza, la croisade contre le colonialisme du père d'Obama et son combat contre les forces occupantes se trouvent, au moins inconsciemment, reproduits par son fils : « Le président Obama a appris [dans son éducation] que l'Amérique était une force de domination et de destruction. [...] Il a adopté la position de son père, pour qui capitalisme et libre-échange équivalent au pillage économique. [...] Clairement, l'idéologie anticolonialiste d'Obama père explique l'action politique de son fils au bureau ovale³. »

Sur le plan non plus cette fois de la personnalité d'Obama mais de son bilan politique – au moins provisoire –, beaucoup d'Américains doutent encore de la sagesse d'un certain nombre d'actes clés. La réforme du système de santé, lancée tôt dans le mandat, alors même que le taux de chômage oscillait autour de 9 %, fait partie des points qui suscitent le plus d'inquiétudes. On se demande également si Obama a bien réagi face à la crise économique, s'il n'a pas trop concédé à Wall Street, et trop peu à *Main Street*⁴. Ou encore, s'il n'a pas tout simplement échoué dans sa communication politique, en manquant d'expliquer son action à un peuple américain en pleine souffrance économique et morale. Sur des points plus précis, il est accusé d'avoir ignoré une communauté homosexuelle toujours en quête du droit au mariage et d'avoir trahi sa promesse de « changer Washington » (*change the ways of Washington*) – la capitale américaine étant marquée par la corruption, le clivage politique permanent et la faible écoute des préoccupations du peuple.

Le choix de ses collaborateurs, pour beaucoup issus d'administrations antérieures (notamment de l'ancienne administration

Clinton), et parfois accusés d'être en partie responsables de la crise actuelle, est particulièrement critiqué comme un maintien du statu quo. Son équipe économique, notamment, est montrée du doigt : Lawrence Summers, Tim Geithner et Paul Volcker, pour ne citer qu'eux. D'autres également, sur d'autres dossiers, comme l'ancien chef de cabinet Rahm Emanuel (ensuite remplacé par un autre ancien de l'administration Clinton, William Daley), ou encore l'ancien conseiller sur le Moyen-Orient Dennis Ross, semblent incarner l'absence de changement.

Certaines des critiques adressées à Obama sont donc motivées par sa personnalité même, d'autres par la crainte du changement qu'il pourrait imposer à la société américaine, d'autres encore par la déception générée par le premier bilan de son action. Bien malgré lui, Barack Obama est producteur d'un environnement propice à ce type d'expression politique protestataire. Il a en effet insisté de manière constante sur les vertus d'un large débat public. Il a voulu solliciter la participation de tous les secteurs de la société, ouvrir un dialogue et promouvoir une démocratie de la confrontation d'idées, en même temps qu'un débat respectueux. Mais cette ouverture du jeu politique, qui le distingue incontestablement de son prédécesseur, a fait céder les digues. Son souhait de construire un système d'association de l'opposition dans le processus décisionnel a créé une incertitude dont se sont emparées des personnalités politiques ambitieuses et porteuses d'un autre projet pour les États-Unis.

Le système politique face à un peuple en souffrance

On connaît, dans leurs grandes lignes, les principaux défis auxquels est confrontée l'Amérique aujourd'hui : la crise économique fait rage ; les multiples engagements de l'armée américaine dans le monde ont un lourd coût financier, politique, moral et symbolique (en particulier le bourbier afghan et ses prolongements pakistanais) ; le financement *de facto* de la dette

américaine par la Chine constitue un handicap stratégique ; la menace des « États voyous » et des acteurs non étatiques en quête d'armes non conventionnelles reste forte ; tandis que, sur le front intérieur, le défi d'un système de santé devenu trop cher pour la classe moyenne attise le clivage. Ajoutons à cela des emplois de plus en plus délocalisés, des industries entières déboussolées par la mondialisation, des jeunes nettement plus éduqués et diplômés que leurs parents mais qui n'auront jamais le même pouvoir d'achat...

Simple routine d'une vie politique que l'on retrouve dans bon nombre de démocraties occidentales ? Non. Le problème américain est plus grave que ce que l'on en perçoit depuis l'Europe. Et de fait, les débats américains sont plus vifs qu'on ne les imagine dans le Vieux Continent. Les discours sont plus violents, aussi, et les enjeux plus inquiétants. D'abord parce que la culture américaine, dans son ensemble, souffre d'une dérive violente. Celle-ci s'est encore manifestée par exemple en janvier 2011 à Tucson (Arizona), lorsque Jared Loughner, un jeune de 22 ans, a dégainé un Glock automatique pour tirer sur un rassemblement d'élus intitulé « Congress on Your Corner » (« Le Congrès vient à votre rencontre⁵ »). Quelques mois plus tard, en juillet 2011 et toujours dans l'Arizona, une sénatrice a brandi son arme contre un journaliste qui venait l'interviewer à la sortie du Sénat... sur la violence politique dans son État⁶.

L'état très dégradé des infrastructures et des services sociaux entretient cette dérive. Sans être ici exhaustif, mentionnons simplement que dans des États comme le Dakota du Sud, la Pennsylvanie, le Michigan ou l'Alabama, le bitume des routes est remplacé par du gravier, moins cher pour les municipalités touchées par la crise budgétaire. Autre anecdote significative : dans certaines villes, un système de *rolling brownouts* (baisse de roulement) a été établi dans les casernes de pompiers pour économiser quelques milliers de dollars par an : à Yuba City, en Californie, les trois casernes de la ville ferment à tour de rôle

pour des raisons d'économies⁷. De façon plus structurelle, le nombre d'individus obligés de reprendre le travail après l'âge de 65 ans pour payer leurs « obligations » mensuelles (logement, chauffage, nourriture, médicaments non remboursés, etc.) a augmenté de 2 millions entre 2002 et 2011. Aujourd'hui, 10 % des Américains de plus de 65 ans vivent au-dessous du seuil de pauvreté, et 1 million d'entre eux ne mangent pas à leur faim⁸.

Le vainqueur de la prochaine élection présidentielle aura un impact déterminant sur l'agenda américain, tant sur le plan de la politique intérieure qu'extérieure. En termes de politiques sociales, économiques et internationales, la victoire ou au contraire la défaite de Barack Obama en 2012 changera considérablement la donne. Mais c'est surtout sur la mise en place de principes et d'un fil conducteur en matière de relation au monde que se jouera l'avenir des États-Unis, et avec lui une partie des relations internationales. L'intransigeance israélienne, la montée en puissance de la Chine, les différences culturelles avec l'Europe (notamment en matière de défense) réclameront un leader américain avec une forte capacité d'adaptation intellectuelle, un leader qui saura réagir pour s'adapter au monde sans perdre de vue ses intérêts fondamentaux, pour accompagner les changements plutôt que de s'y opposer en vain, pour répondre aux attentes du peuple américain tout en saisissant les opportunités offertes par les bouleversements tectoniques aujourd'hui à l'œuvre.

Quelle Amérique dans un monde complexe et turbulent ?

La place des États-Unis dans le monde fait l'objet, outre-Atlantique, d'un débat permanent qui mobilise des auteurs aussi prestigieux que les politologues Joseph Nye, Francis Fukuyama, Zbigniew Brzezinski et Fareed Zakaria, ou encore l'ancien militaire Brent Scowcroft. Les thèses les plus contra-

dictoires sont développées, depuis l'ouverture nécessaire de nouveaux fronts militaires – selon les « faucons » (ceux qui prônent le recours à la force armée) – ou le lancement de nouvelles interventions extérieures, jusqu'à l'arrêt de la totalité de l'aide financière destinée à l'étranger, y compris à Israël (pour le courant isolationniste). Ces discussions, on l'imagine, ont des conséquences immenses sur le système international, dans la mesure où elles orientent l'action extérieure de la plus grande puissance internationale actuelle. De la Chine au Moyen-Orient, en passant par l'Inde ou le Brésil, la politique étrangère américaine a des répercussions. Mais c'est surtout en Europe que l'on observe la Maison-Blanche avec attention. D'abord parce que l'Histoire a uni les deux continents autour de valeurs et d'intérêts communs depuis la création même des États-Unis, puis pendant les deux guerres mondiales et la guerre froide, où la sécurité européenne était tributaire de la force américaine. Ensuite parce qu'au moment où le pouvoir structurant de l'Occident est en déclin sur la scène mondiale, l'Alliance atlantique doit s'adapter à un nouveau système multipolaire qui laisse davantage de place aux pays émergents. Dans ce nouveau contexte, alors que les responsables européens sont convaincus que le rapport à l'Amérique reste central, les États-Unis semblent leur accorder moins d'importance. Enfin parce que les évolutions actuelles de la vie politique américaine pourraient, compte tenu de l'interaction entre les deux rives, trouver un écho dans le discours européen à venir, à l'image du néoconservatisme qui semble avoir récemment séduit beaucoup d'hommes politiques. Rappelons que les prochaines élections américaines se dérouleront en même temps que de nombreuses échéances électorales européennes (en France en 2012, en Allemagne l'année suivante). Y a-t-il alors meilleur moment pour revisiter la structure, les dynamiques, les ressorts de la situation interne aux États-Unis et son impact sur la politique étrangère américaine ? Comment l'Alliance sera-t-elle perçue à

Washington, avec quel prisme, quels biais, par quels regards de quelles équipes au pouvoir ?

Les États-Unis ont-ils une politique étrangère ou se réduit-elle simplement à une projection à l'international de leurs mobilisations internes ? La question n'est pas nouvelle. Ce livre se veut néanmoins un voyage au sein d'une Amérique plus complexe, plus brutale, plus intéressante aussi, sans doute, que ne la voient de nombreux Européens depuis l'autre côté de l'Atlantique. Une Amérique dont les débats internes, dont les campagnes électorales, dont les discours et les idéologies façonnent une action extérieure et un rapport au monde qui, par le levier d'une puissance aujourd'hui sans égale, contribuent à modeler la scène internationale. Pour autant, comme l'ont montré les exemples irakien et afghan dans les années 2000, le monde ne se laisse pas transformer aisément. C'est donc cette interaction permanente et dense – entre une Amérique en pleine transformation et un monde lui-même méconnaissable par rapport aux années de guerre froide – que nous aurons à cœur de vous faire découvrir ici.

Les principes fondateurs des États-Unis – l'individualisme, le capitalisme et la croyance en un certain exceptionnalisme – ne cessent de façonner le pays, ses débats politiques internes et sa projection à l'international. Comprendre l'importance de ces valeurs permet de mieux connaître l'Amérique, celle qui a élu Obama en 2008, celle qui l'a rejeté. Depuis, une chose est sûre : la manière dont il a dirigé le pays et conduit son agenda de réformes lors de son premier mandat a indéniablement créé un vide dans lequel se sont engouffrés ses plus fervents opposants – et parmi eux son futur adversaire pour 2012 –, les étoiles montantes des deux camps – se préparant à occuper bientôt des postes très importants et cherchant à se construire une crédibilité nationale pour l'avenir –, mais aussi ceux que

l'on peut appeler les leaders d'opinion, influents par leurs réseaux, qui sont plus familiers des Européens (Sarah Palin, Hillary Clinton...). Ils sont présents sur la scène médiatique, ils affirment leur ambition pour le pouvoir et leur volonté de redéfinir la trajectoire des États-Unis. Leurs expertises, leurs prises de position et leurs promesses les rendent incontournables. Ils représentent l'Amérique de demain. Une Amérique qui change de visage, l'Anglo-Saxon protestant blanc (ou WASP⁹), cet Américain « typique », devant accepter la montée inexorable des minorités (noire, métisse, hispanique, asiatique...). Une Amérique dont les priorités politiques seront redéfinies dans les années à venir en fonction des nouvelles exigences de son peuple. Quels seront les principaux défis sociaux à relever pour s'adapter aux besoins et aux désirs d'une société en mutation ? Comment s'y attaqueront démocrates et républicains ? Quelles seront les orientations internationales de la puissance américaine qui, il y a quelques années, était encore l'incontestable « gendarme du monde » ? Comment l'Amérique se comportera-t-elle à l'épreuve du monde tel qu'il est vraiment, et non tel que les acteurs ou le public américain le voient ?

En 2012, Barack Obama peut gagner, bien sûr. Il peut aussi perdre, porteur d'espoirs déçus ou symbole de changements qu'une partie de la population rejette avec force. L'ère Obama n'appartient pas encore au passé. Mais les États-Unis, en évolution permanente, voient surgir de nouveaux enjeux, de nouvelles problématiques, de nouvelles craintes auxquels le président est chargé de répondre. Ses propositions n'apparaissent pas *ex nihilo* : elles vivent dans un dialogue public vif et continu, au sein duquel la classe dirigeante s'efforce de proposer un chemin vers la prospérité. Que Barack Obama gagne à nouveau en 2012 ou qu'il perde, l'Amérique continuera de se préparer pour la suite. Comment définir ce pays ? Qui sont les acteurs qui tentent de capter le sentiment public et de le transformer en victoire électorale ? Quel impact a déjà eu Obama sur les transformations

en cours ? Quelles sont ses faiblesses, presque quatre ans après son investiture ? Incarne-t-il toujours la volonté du peuple ? Ce même peuple confirmera-t-il son choix de 2008 ou optera-t-il pour une nouvelle vision du monde ? Quelle sera l'Amérique après Obama ?

Capitalisme, individualisme et religion : les valeurs fondatrices de l'Amérique

L'exceptionnalisme est au centre de l'identité américaine. On le retrouve à la fondation même du pays. Au cœur du projet américain, tel qu'il fut porté par les colons puis les migrants, se trouve en effet l'idée que les États-Unis constituent une expérience unique. Terre libérée des contraintes de l'Europe, de ses hiérarchies, de son système de classe, de son oppression fiscale, l'Amérique se veut très tôt universaliste. Les valeurs de démocratie, d'égalité, de liberté individuelle, la richesse inédite de la diversité des populations qui très vite composent le pays, combinées à une position géographique privilégiée et à une abondance des ressources naturelles hors du commun, sont rapidement interprétées comme les facteurs profonds d'un succès lui aussi sans équivalent. Ce sentiment fonde pour longtemps l'optimisme américain ; une confiance, une conviction que ce pays qui s'est fait lui-même mérite d'être la première puissance mondiale – peut-être même, à

certains moments, la seule. On aurait tort, depuis l'Europe, de sous-estimer à quel point cette conviction née de l'Histoire est profonde.

À travers les années et les épreuves, cette idée d'exceptionnalisme n'a jamais complètement disparu du discours public. Avec la crainte du déclin qui a émaillé les dernières décennies, de la guerre du Vietnam à la crise financière de 2008, en passant par le Watergate de 1974 ou les attentats du 11 septembre 2001, le sentiment de cette exception américaine s'est même renforcé. Un sondage réalisé par l'institut Gallup en 2010 montre que 80 % des Américains croient en ce caractère unique de l'Amérique. Mais cette satisfaction est quelque peu atténuée par le sentiment que le monde n'aime pas cette Amérique et lui en veut d'être trop présente dans les affaires internationales¹. Cette donnée de base incontournable, cette perception collective d'appartenir à un pays exceptionnel au risque d'être mal-aimé, est fondamentale à la fois pour l'orientation du débat politique et social interne aux États-Unis, et pour la projection de la puissance américaine dans le monde, c'est-à-dire pour la politique étrangère de Washington.

Liés à ce sentiment d'exceptionnalisme, trois domaines demeurent centraux dans le débat public américain, et tous sont considérés comme indissociables de l'identité du pays, de sa genèse, de son histoire. S'y attaquer, pour un acteur politique quel qu'il soit, c'est perdre de sa légitimité et sortir d'un consensus dominant. Ces trois valeurs sont : la croyance inaltérable en la valeur du capitalisme comme système d'organisation à la fois économique et social ; l'individualisme, qui, contrairement au débat politique européen, n'est pas péjoratif mais synonyme d'émancipation, d'initiative, de liberté ; la religion, omniprésente dans la politique américaine – en ce sens, la mettre de côté expose à un risque certain.

Achevé d'imprimer en décembre 2011 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.

Dépôt légal : janvier 2012. ISBN : 978-2-7467-3261-2.

Imprimé en France.

